



Pour citer cet article :

Bize (Dr Paul-René), « Comment observer les mineurs »,
Rééducation, n°7, juin 1948, p.8-23.



Enfants en justice
XIX-XX^{ème} siècles

Comment observer les Mineurs

par le Docteur D. R. BIZE

L'EXPÉRIENCE montre que la plupart des individus ne savent pas observer ; ils passent à côté des gens et des choses sans les voir réellement ; ils ne savent pas discerner les ressemblances et les différences qui peuvent exister entre des objets d'apparence identique ; ils opèrent des classements sur des faits qui, mal observés, ne sont pas comparables ; ils étayent leurs théories sur des sentiments et non sur des réalités ; les comparaisons qu'ils utilisent ne consistent qu'en des analogies grossières, aussi leurs jugements sont-ils faussés et leurs conclusions erronées ; négligeant de prendre contact avec l'observation directe, ils manquent de sens pratique. « Ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre » ; s'ils voient, ils ne savent pas regarder ; s'ils entendent, ils ne savent pas écouter.

Rien de très étonnant d'ailleurs à cela. L'histoire de l'humanité montre que *« l'homme a su raisonner avant de savoir expérimenter »*. Sa pensée fut initialement, essentiellement mythique, « animiste » ; elle devient ensuite dogmatique, « métaphysique » ; elle commence à peine à devenir positive, réellement « scientifique ». L'esprit expérimental, note Claude BERNARD, n'est en effet pas inné ou naturel, il est même le plus tardivement acquis ; l'enseignement lui-même, insiste-t-il, est ainsi compris qu'il forme des esprits systématiques, mais non des observateurs, encore moins des expérimentateurs. Dans les facultés des Sciences aujourd'hui encore, les professeurs se plaignent souvent de la déformation de bacheliers capables (parfois) de raisonner, mais incapables de voir.

Il nous faut donc apprendre à nous servir de nos organes sensoriels, à observer. Quelles sont alors les conditions requises pour devenir bon observateur ?

L'expérience montre tout d'abord que n'est pas bon observateur qui veut, parce que, pour des raisons organiques, constitutionnelles ou acquises, les possibilités de nos sens ne sont pas les mêmes chez chacun. Elle montre aussi, en second lieu, qu'à possibilités égales, si les uns sont

capables d'être de remarquables observateurs, d'autres n'en sont que de piètres, ceci pour des raisons diverses et purement fonctionnelles. Nous sommes ainsi conduits à considérer des dispositions organiques et des dispositions fonctionnelles.

I. — Dispositions organiques.

A. — Certaines de ces dispositions relèvent de l'espèce même. L'espèce humaine perçoit en effet toutes les gammes de radiations colorées comprises entre l'infra-rouge et l'ultra-violet ; on se demande ce que serait notre conception de la couleur si nos perceptions allaient en deçà ou au delà. Que notre puissance de définition visuelle soit infiniment plus accrue et que nous puissions voir les objets comme à travers une forte loupe, la peau humaine, par exemple, n'apparaîtrait plus comme lisse, mais verruqueuse, tomenteuse. L'oreille humaine ne perçoit les vibrations que dans certaines limites ; il y a également toute une gamme d'ultrasons qui échappe à notre conscience et dont la perception pourrait modifier notre conception du monde sonore. La science actuelle nous révèle enfin qu'il existe autour de nous des radiations diverses et multiples, que peut-être nous percevons intuitivement, mais que nous sommes incapables de percevoir consciemment ; telles sont les radiations cosmiques et aussi les radiations émanant des êtres vivants ; car les plantes même, comme l'a montré GURVITCH, émettent des radiations qui passent à travers des lames de quartz et sont capables d'influencer les tropismes d'autres végétaux.

B. — Les possibilités perceptives des êtres humains sont loin d'être identiques chez tous. A côté des limites qui relèvent de l'espèce, il convient de ne tenir compte que de celles qui sont inhérentes à la race c'est-à-dire à la lignée, et plus exactement au *biotype* même de l'individu.

L'expérience montre, en effet, que chez certains individus les yeux, par exemple, sont du type rentré, avec fentes palpébrales serrées et pupilles étroites ; alors que chez d'autres les yeux sont du type saillant, avec fentes palpébrales grandes ouvertes et pupilles dilatées ; — que chez les uns les oreilles sont hautes, larges, ouvertes, décollées ; alors que chez d'autres elles sont petites, étroites, plaquées ; — de même, il est des nez saillants, aux narines largement ouvertes et inversement des nez courts, aux narines étroites, etc... Or, l'expérience montre également que certains sujets sont avant tout des « visuels », des « auditifs », des « olfactifs », etc... ; qu'ils ont une prédominance sensorielle et qu'effectivement leur mimique se polarise électivement autour de ce sens : c'est ainsi que lorsqu'ils ont à émettre un jugement, on voit électivement chez les uns les narines comme humer et chez les autres les lèvres comme déguster ou les doigts comme palper la solution à apporter ; que leur intelligence se ressent de cette prédominance et qu'ils auront des facilités non moins électives pour se représenter par exemple des figurations spatiales et donc d'origine visuelle, ou des figurations verbales ou sonores et donc d'origine auditive.

Chez de tels sujets, chez lesquels prédomine un sens, les autres sens sont souvent en retrait ; ainsi, le visuel peut avoir le nez court et étroit, les oreilles petites et plaquées ; et inversement l'auditif aura les yeux rentrés et les fentes palpébrales serrées alors que ses oreilles seront particulièrement développées (cette disposition n'est pas rare chez le musicien ; c'est celle de BEETHOVEN) ; il y a, de ce fait, extra-version pour le sens prédominant, et par contre intro-version pour les autres sens.

A ces extravertis et introvertis partiels on peut opposer les extravertis et les introvertis *totaux* chez qui tous les organes sensoriels peuvent être développés ou inversement être de type réduit. Chez les premiers prédomine sans doute l'intelligence perceptive et chez les seconds l'intelligence spéculative. De fait, certains sujets, quoi qu'ils fassent, seront d'excellents observateurs, peu disposés par contre pour la spéculation pure, voire même pour les acquisitions scolaires ; et inversement.

Il convient également de tenir compte, peut-être, de la *texture* même des organes sensoriels. Chaque organe sensoriel peut être considéré comme un filtre, et même un filtre électif ; il est possible que les iris bleus ne filtrent pas les mêmes radiations que les iris noirs, et par extension que la « coloration des idées » des sujets aux yeux bleus et à la peau blanche ne soit pas la même que celle des sujets à yeux noirs et à la peau basanée ; les sujets à peau fine et délicate perçoivent évidemment mieux les nuances très ténues qui distinguent entre elles les étoffes, par exemple, que les sujets à peau épaisse et calleuse ; il est pareillement possible que des oreilles finement ourlées, harmonieusement construites, soient plus aptes à saisir de fines nuances, que des oreilles grossières et mal équarries ; de même pour le nez, et aussi pour les lèvres. La grande loi est peut-être que le semblable attire et donc ne perçoit bien que le semblable, et que le hautement différencié soit seul capable de percevoir le finement différencié. On peut ainsi supposer qu'il existe chez chacun, en quelque sorte, de véritables « *perméabilités électives* ».

A côté de la connaissance du positif ou « visible » sur laquelle repose la science, qui fait essentiellement appel à la logique et qui est scientifiquement consciente ; on peut opposer, dans une certaine mesure, un autre mode de connaissance, qui relève essentiellement de l'intuition, se déroule dans l'inconscient, se base en quelque sorte sur le contact intime « d'essence à essence » et porte, en quelque sorte sur l'« invisible » ; autrement dit, à côté de la vue, de l'audition, du toucher et de l'olfaction conscients, on pourrait parler de clairvoyance et de clair-audience, de clair-contact et de clair-olfaction ; or, il paraît certain que certains sujets paraissent sentir toutes choses sans être obligés de faire continuellement appel à leur raison, qu'ils ont toujours comme l'intuition de ce qui est à faire, qu'ils sont naturellement habiles en toutes choses et notamment à « sentir » leurs semblables et à lire en eux ; comme s'ils étaient capables de percevoir ces radiations auxquelles nous faisons allusion précédemment.

L'expérience montre enfin, que certains sujets paraissent plus électivement polarisés sur leur appareil digestif, alors que d'autres sont plus spécialement des respiratoires, avides d'air, d'espace... ou de sentiments éthérés ; d'autres, des musculaires, toujours préoccupés de mouvements, de culture physique et de compétition ; d'autres, des cérébraux, grands curieux, passionnés de l'étude et de l'abstraction ; d'autres, enfin, des sexuels. Chacun de ces appareils a ses besoins propres et donc ses tropismes et ses tactismes spécifiques ; le digestif instinctivement « aimantera » et sera aimanté par tout ce qui touche à l'alimentation, le sexuel par tout ce qui a trait à la sexualité, etc... Or, l'expérience montre aussi que certains sujets sont particulièrement doués pour observer telle ou telle catégorie de matériaux, comme s'ils étaient orientés instinctivement vers certains centres d'intérêt, à l'exclusion de tout autre. Notre aptitude à l'observation n'est donc pas seulement commandée par la simple architecture de nos sens et de nos analyseurs, elle dépend aussi de nos « intérêts » profonds.

C. — Le fonctionnement de nos sens peut enfin être entravé pour des raisons d'ordre strictement *médical*, parce qu'il y a, par exemple, anomalie atavique ou tare acquise.

Le daltonisme ne permet pas la perception de certaines couleurs, du rouge notamment ; le monde coloré du daltonien est sans doute tout différent de celui des sujets normaux.

Les amétropies influent aussi sans doute notre pensée. Le borgne, toujours obligé à s'approcher des objets, connaît surtout des détails et se livre plus volontiers à de minutieuses analyses ; l'hypermétrope, qui ne distingue bien les choses que de loin, est plus porté aux vues d'ensemble et se complait plus aux synthèses.

Les sourds-muets qui n'ont pas à leur disposition un outil verbal extérieur et, de ce fait, un langage intérieur aussi perfectionné que les sujets normaux, ont toutes les peines du monde à progresser dans les études qui exigent une parfaite maîtrise des symboles.

Par compensation sans doute, les aveugles, qui n'ont plus ou pas d'images visuelles, développent leur fonction auditive, et certains, grâce à cela, peuvent se révéler doués pour la musique.

D. — Reste la question des *dispositions mimiques*. Nombre d'individus, l'observation de nos semblables le montre, apparaissent comme dépourvus de l'aptitude mimique à se concentrer : leur front est serein ; aucune ride ne le sillonne ; aucune trace de ces plis verticaux qui se situent entre les sourcils et interviennent lorsque l'esprit se concentre, ni des plis des orbiculaires qui cerclent le globe oculaire dans la vision attentive ; ce sont des « *amimiques* ». D'autres sujets se montrent incapables d'observer

ver correctement parce qu'atteints de cette disposition curieuse à laquelle on peut donner le nom de « *dysmimie paradoxale* » et qui est telle que lorsqu'ils ont à observer analytiquement, au lieu de prendre une mimique de concentration, ils relèvent leurs sourcils, plissent horizontalement le front, agrandissent leurs fentes palpébrales et se mettent en attitude d'étonnement ; d'où une mimique inverse de ce qui devrait être ; là où il faut analyser et donc se concentrer, ils s'étonnent et donc subissent.

Le rôle de nos dispositions organiques, ataviques ou acquises, est donc considérable. *Chacun perçoit et observe ce qu'il lui est donné d'observer.* Peut-on dans ces conditions, parler d'éducation de l'observation et d'un art d'observer ?

II. — Dispositions fonctionnelles.

Eduquer ne peut, en effet, prétendre à modifier une architecture existante ; mais ce qui est déficient peut être l'objet de correction par l'acquisition de mécanismes compensateurs ; et surtout, ce qui existe est à faire fructifier ; or, *nombre de facultés restent chez chacun de nous à l'état de virtualité, faute d'avoir appris à les utiliser.*

Deux termes méritent tout d'abord d'être définis, car ils sont le point de continuelles confusions : esprit d'observation et art d'observer. — Dire de quelqu'un qu'il a l'*esprit d'observation* c'est considérer qu'il a le goût de l'observation, qu'il aime à observer ; c'est donc une tournure et même un état d'esprit, une tendance intellectuelle. — L'*art d'observer* est, au contraire, une question de technique, et, en l'occurrence, de technique mentale qui relève à la fois d'une quasi-gymnastique à laquelle on donne le nom d'« orthophrénie » et aussi de connaissances particulières et de dispositions spéciales de l'esprit qui permettent de se mettre dans les conditions optima nécessaires à une bonne observation.

A. — *La condition première est d'acquérir l'esprit d'observation* — « Désirer voir » —

Il y a à ce point de vue, plusieurs variétés d'individus. Il y a tout d'abord ceux qui se contentent d'« être » — par opposition à ceux qui « vivent » ; — les uns sont passifs devant l'existence, sans curiosité, sans réaction ; alors que les autres sont actifs, curieux de toutes choses, toujours sur la brèche et, de ce fait, toujours prêts à observer. Il y a aussi ceux qui se prennent pour centre d'intérêt, se préoccupent avant tout de leur moi, se complaisent dans leurs ruminations sentimentales ; ignorant ainsi tout du monde extérieur, ils ne peuvent en être que de piètres observateurs. Il y a enfin, les rêveurs qui vivent dans les nuées, les songe-creux qui ignorent tout de la terre sur laquelle ils posent leurs pieds.

L'esprit d'observation présuppose donc le « *décentrement* » de soi, le passage du monde intérieur au monde extérieur, de l'attitude d'intro-

version à l'attitude d'extraversion ; le transfert de l'intérêt que l'on porte sur soi vers le non-moi ; il repose donc sur le goût de l'extraversion et ainsi sur une *attitude altruiste*, et plus exactement « allocentriste » de la pensée.

C'est cette attitude qui va permettre le développement de la curiosité, laquelle est le sentiment affectif qui, au premier chef, conditionne l'esprit d'observation ; être curieux, c'est aimer questionner et interroger, c'est avoir la manie du « pourquoi » ; c'est encore aimer approfondir, pousser le plus loin possible les investigations, sans rien omettre, en ne laissant rien échapper. Il faut donc aiguïser sa curiosité, la stimuler — à condition évidemment qu'elle ne devienne jamais déplacée, qu'elle ne porte pas sur le « jardin secret » d'autrui ; elle ne serait alors qu'indiscrétion.

L'esprit d'observation nécessite enfin une pensée active, voire même « réactive », en continuelle alerte ; les bons observateurs sont des « éveillés », aux sens toujours aux aguets, aimant sentir, toucher, écouter, voir ; or, combien de parisiens ont arrêté leurs regards sur les chevaux de Marly, ont visité Notre-Dame, connaissent les musées de leur ville ; la plupart des individus sont dans l'ignorance profonde du milieu dans lequel ils vivent quotidiennement et des objets qui leur sont familiers.

B. — *La deuxième condition est de cultiver en soi des dispositions d'esprit favorables* — « Bien vouloir voir » —

Bien observer nécessite, en effet :

1° De savoir se mettre en *état de réceptivité* « vouloir voir ». Il ne doit pas être question de s'imposer aux choses ou à autrui, mais de se laisser pénétrer par elles. Il convient, non de se projeter, mais d'ouvrir ses sens ; d'abord regarder, écouter, sentir — et seulement ensuite parler ou agir — ce que l'on oublie trop souvent ; car, ici encore, *l'oubli de soi est la règle*. Le chef digne de ce nom est celui qui écoute d'abord, se tait, et ensuite, et seulement, quand toutes les informations nécessaires ont été recueillies et que tout a été pesé, se décide à agir (*règle de relaxation*) ;

2° De faire taire en soi toutes les *attitudes d'esprit défavorables* « ne pas se refuser à voir ». L'ironie, le sarcasme, le scepticisme, l'esprit de critique, l'incrédulité, la présomption, le « cela-a-déjà-été-fait » ou l'« a-quoi-bon » répondent à un état d'opposition qui a pour effet de bloquer les sens, de les rendre imperméables et de diminuer ainsi la réceptivité. A ces attitudes qui ne témoignent au fond que d'un état de « mauvaise volonté », il convient de faire place à la « bonne volonté », c'est-à-dire à des attitudes de confiance, de foi, d'intérêt ; mieux vaut même naïveté que dénigrement (*règle de foi*) ;

3° De savoir se mettre en état de *paix intérieure* « pouvoir voir ». Faire taire ses conflits, ses préoccupations, ses ruminations. Un esprit absorbé n'est pas libre, l'attention nécessaire n'est plus disponible. Il faut même que la libido soit libre de se fixer sur l'objet que choisit l'esprit. La passion rend aveugle, ou absurde (étymologie : par surdité) ; on n'observe plus, on projette son intérieur (*règle de disponibilité*) ;

4° De *désirer l'objectivité intégrale* « avoir le courage de voir ». L'observation est impossible et demeure fragmentaire, si le regard se détourne dès que quelque chose choque ; l'observation qui se laisse guider non par la réalité, mais les sentiments, devient tendancieuse ; elle enregistre, dans les choses, ce qui lui convient et rejette ce qui lui déplaît ; les observations qui en découlent ne seront plus objectives, mais subjectives. Bien observer nécessite donc de savoir surmonter non seulement ses passions, mais aussi ses goûts et ses répugnances, c'est-à-dire de se surmonter et même de se dépasser ; ici encore l'abnégation joue un rôle important (*règle de probité et de non-subjectivité*).

Il ne suffit, d'ailleurs, pas toujours de bien vouloir voir pour être à même de bien percevoir ; encore faut-il tenir compte de tous ces barages existants en nous, et qui, liés aux complexes affectifs, peuvent fausser nos perceptions, en déformant ici les objets, et en les censurant ailleurs ; c'est ce que montre à l'évidence l'utilisation de certains tests, ceux de projection notamment ;

5° De ne pas se laisser influencer par toutes les *préconceptions*, les *préjugés* et toutes les idées antérieurement emmagasinées (voir exactement ce qui est et non ce que l'on croit voir). Plus on avance en âge, plus il devient malaisé de regarder toutes choses avec un œil neuf ; tout un ensemble de mécanismes nous enchaîne à toutes nos expériences antérieures et nous incite à agir et à penser dans des directions déterminées. L'observation, si elle est ainsi prédirigée risque d'être faussée ; il convient donc de s'efforcer de faire le vide au fond de soi afin d'être à même d'observer toutes choses avec un regard neuf. Les enfants observent sans doute bien et juste parce que leur esprit est neuf. « *Il faut savoir observer ses malades avec des yeux tout naïvement ouverts* » recommandait le Professeur BABINSKI à ses élèves (*règle de la table rase*) ;

6° D'être doué d'une *extrême patience*. Il faut savoir examiner longtemps et souvent le même endroit. La vérité ne se découvre pas tout de suite. Il faut rester l'œil fixé sur le microscope de longues heures, tout explorer minutieusement, repérer l'insolite et y revenir à maintes reprises jusqu'à ce que tout soit remarqué et devienne comme disjoint, déroulé à plat, et ainsi clair (*règle de persévérance*).

C. — *La troisième condition est de savoir se limiter à l'étude des faits, à l'exclusion de toute interprétation.*

Voir d'abord ; identifier et interpréter ensuite, ne pas mettre la charrue avant les bœufs ; ne pas anticiper.

L'habitude mentale la plus répandue, en effet, est de définir avant d'avoir observé. L'esprit part de quelques indices et identifie de suite. On identifie un journal, non pas en le lisant lettre par lettre, mais en partant d'une reconnaissance globale ; dans neuf sur dix de nos perceptions, la pensée procède ainsi, syncrétiquement, et non analytiquement ; l'avantage en est évident : le mécanisme est infiniment plus rapide ; mais les inconvénients sont nombreux : on peut se tromper et surtout on n'approfondit plus que rarement.

Ce mode d'observation, en matière de pédagogie, est particulièrement fâcheux : on dit de l'élève qu'il est malhabile, sans chercher pourquoi il est malhabile, et on attend qu'il s'adapte de lui-même à la méthode envisagée au lieu de modifier la méthode eu égard aux causes de sa malhabileté. Dire également à un malade qui a des démangeaisons qu'il est atteint de « prurit » (ce qui, en grec veut dire démangeaison), n'explique rien et ne procure aucun avantage.

L'attitude favorable est donc l'attitude analytique : toujours se demander et chercher le pourquoi en se réduisant à l'étude du fait ; puis ensuite, et ensuite seulement interpréter.

D. — La quatrième condition est de se placer dans des conditions extérieures favorables.

Bien observer nécessite non seulement le silence de l'âme, mais aussi le silence extérieur. Impossible de se concentrer, si la pensée est continuellement tirillée en tous sens par des sollicitations extérieures multiples. Il existe néanmoins des individus de grande puissance cérébrale qui sont capables au milieu du bruit, de conversations, d'allées et venues, de s'isoler complètement et de s'absorber dans leurs expériences ou leur contemplation.

E. — La cinquième condition est de se défier de soi et plus particulièrement de ses sens.

Des influences passagères peuvent diminuer notablement l'acuité de certains de nos sens ; tel est le cas de la fatigue, de certaines intoxications (intestinales notamment), de certaines intoxications exogènes (l'alcool, le tabac). On n'est pas bon observateur après un excellent déjeuner.

A cause de leur texture même et de leur physiologie, les sens peuvent aussi être trompeurs ; en effet :

Nous sentons toutes choses par rapport aux autres choses (loi de relativité) : quand on vient de mettre ses mains dans l'eau froide et qu'on les place ensuite dans l'eau tiède, celle-ci paraîtra chaude.

Toute sensation dépend quant à son intensité, des états de conscience qui l'accompagnent ou la précèdent ; l'intensité d'une douleur physique que l'on ressent s'atténue quand l'attention est dérivée ailleurs (conversation, musique...).

Toute sensation après que l'excitant a cessé d'agir se prolonge pendant un certain temps (loi de rémanence) ; cette loi trouve son application dans le cinéma et des expériences diverses (disques de Newton).

Une sensation continuellement entretenue ou renouvelée entraîne un effet d'accoutumance (loi d'accoutumance). « Mon sachet de fleurs, écrivait MONTAIGNE, sert d'abord à mon nez, puis il sert au nez de mon voisin. »

Dans certaines conditions d'expérience, certaines sensations peuvent être le point de départ d'illusions ; il existe des illusions de nombre (expérience de la bille que l'on touche entre l'index et le médius croisés) ; des illusions de poids (entre deux poids égaux, mais de taille différente ; le plus grand paraît le plus lourd) ; des illusions d'optique, etc...

Toute sensation peut aboutir à une perception et la perception à un jugement ; dire d'une fleur qu'elle est rouge, ou d'un couteau qu'il est pointu, c'est énoncer un jugement. Juger c'est interpréter. Les erreurs d'observation les plus courantes sont imputables à une *erreur d'interprétation*, parce qu'on interprète toujours un peu par rapport à soi, à ses intérêts personnels. Suivant que l'on est client ou vendeur, la marchandise proposée sera sousvalorisée ou survalorisée ; selon que votre prochain est bienveillant ou malveillant vis-à-vis de vous, ses réactions vis-à-vis de vous seront jugées comme favorables ou hostiles, les meilleures intentions pourront être dénaturées ; toutes choses en effet, peuvent être jugées et donc observées sous des jours opposés. Nombre de nos observations erronées n'ont pas d'autres causes que notre incapacité d'objectivité, notre impossibilité à nous « décoller » de nos tendances.

Cette énumération des différentes causes de nos erreurs, des limites de nos possibilités, de la difficulté de réalisation des conditions requises, montre combien il est difficile d'observer correctement. On s'explique qu'on ait pu prétendre, avec quelque raison *que notre représentation du monde n'était qu'une illusion, une « maya », qu'elle était essentiellement anthropomorphique, que l'objectivité intégrale était impossible.*

L'apport extrêmement intéressant de la « Gestalttheorie », ou théorie de la « Forme », à la psychologie de la perception, confirme cette manière de voir. Dans la psychologie classique, associationniste, à la sensation qui permet l'introduction dans la statue Condillacienne de données simples et irréductibles, faisait suite un deuxième élément, l'« image » qui en est en principe la reproduction ; puis par voie de confrontation *entre l'objet appréhendé par les sens et l'imagerie emmagasinée, s'opère*

par une conception ayant pour but l'identification de l'objet, laquelle constituait la perception proprement dite ; celle-ci n'était plus dès lors qu'une simple reproduction photographique du monde extérieur. Or, notre manière de percevoir est bien un processus, non plus objectif de l'élaboration comme cette conception le laissait croire, mais bien un processus subjectif des données sensorielles ; ce qui a de l'importance dans l'acte perceptif, c'est notre attitude en vue de saisir la signification de l'objet ; la preuve en est que chaque changement, introduit pour modifier les conditions extérieures ou intérieures, crée une nouvelle perception, et ce qu'on analyse ne correspond plus à ce qu'on veut analyser ; cette prose de signification montre que dans toute perception, il y a comme une intentionnalité organisatrice, créatrice de « formes » structurées, parce qu'il y a un but à atteindre, une finalité directrice ; toute perception est ainsi un compromis entre les données sensorielles et l'attitude active du sujet. Se débarrasser au maximum de cette attitude active, en ne conservant comme intention directrice que celle qui répond au but consciemment fixé ; telle est la condition intérieure que nous devons nous efforcer de rechercher.

Il y a d'ailleurs des remèdes à toutes les impossibilités et à tous ces risques d'erreur imputables à notre nature. Nous pouvons tout d'abord dépasser les limites de nos possibilités sensorielles par l'adjonction d'outils susceptibles de les « prolonger » ; c'est ce que l'on fait avec le microscope ou la lunette astronomique et avec tout cet appareillage de détection et de mesure dont la science nous a doté. En ce qui concerne les erreurs qui découlent de nos imperfections personnelles, incapacité naturelle, disposition défectueuse d'esprit, tendances subjectives aveuglantes ou déformantes, la solution est l'introduction du « *démocratisme* », c'est-à-dire du travail en commun, de l'observation faite en équipe, où chacun vient apporter sa perspective propre ; ce qui, par voie de confrontation, permet de réaliser, grâce à la somme de tous les apports et de tous les correctifs, une synthèse aussi complète et objective que possible. Comme l'indiquait SOCRATE, le critère de la vérité est le consentement général ; car, compte tenu de ce que ce consentement général soit soumis au déterminisme social, et que la vérité ait aussi ses limites dues au caractère de la société, c'est encore ainsi que l'on a le plus de chances de l'atteindre.

Car quoi qu'il en soit, et si imparfaites que soient nos perceptions, on peut dire que sans observation, aucun *matériau* ne pénètre dans notre pensée ; une observation précise conditionne une mémoire précise ; une observation aussi objective que possible fait notre esprit plus objectif ; et sans observation patiente, minutieuse, il n'y a ni science, ni art, et encore moins compréhension de nos semblables. Il ne tient d'ailleurs qu'à nous, comme on l'a vu, et compte tenu de toutes les difficultés mentionnées, de faire l'effort nécessaire pour nous placer dans les meilleures conditions extérieures et intérieures d'examen.

V. — La conduite de l'observation — Méthodologie de l'observation

Le but premier de l'observation est d'accumuler des faits. Mais sa raison d'être est de procéder à des opérations sur ces faits, de les remanier en fonction d'un objectif. Sinon il n'y a qu'accumulation pêle-mêle de matériaux, sans aucune édification ; comme si l'on se contentait d'entasser des pierres sur un chantier sans construire de bâtiment.

On a vu quels étaient les différents buts que l'on pouvait se proposer : expertise, critique, diagnostic, hypothèse, expérimentation, loi. Ces différents buts peuvent d'ailleurs ne constituer que les moments différents d'un même processus. C'est ce qui se passe dans l'observation scientifique. On évalue le phénomène perçu (cette tache cutanée a tel aspect, telles dimensions, telle texture) ; on le situe par rapport à des phénomènes semblables (dans la scarlatine, la tache est de tel type ; dans la rougeole, de tel autre type, etc...) ; on l'identifie (cette tache est donc une éruption de scarlatine, par exemple) ; on élabore une hypothèse sur son mécanisme (quels sont les rôles respectifs du virus, de ses toxines, des réactions de l'organisme) ; on procède à des expérimentations (en cherchant à reproduire l'éruption chez l'animal, ou par voie de neutralisation) ; on aboutit à une loi qui permet de définir la cause déterminante. Rien ne s'oppose à ce que semblable processus intervienne dans l'étude des faits psychiques.

Toute observation, tant soit peu méthodique, suppose donc une trame d'investigation, une *finalisation*.

La *première règle* est ainsi de se *fixer un but* ; on évite, de cette façon l'éparpillement ; observer ne consiste pas à observer n'importe quoi dans n'importe quelles conditions ; certes la moisson serait grande mais parfaitement hétérogène et donc inutilisable. Se fixer un but permet l'« *aimantation* » élective ; la récolte se fait dans un sens donné et une riche collection de matériaux comparables est ainsi apportée à l'esprit. Le but est à la pensée consciente ce que l'instinct est à la pensée intuitive ; instinct et but permettent tous deux le *triage des matériaux*.

La *deuxième règle* est de s'être préparé à observer en procédant à l'acquisition des « *pré-perceptions* » nécessaires. « Tout phénomène, écrit William JAMMES, une fois signalé, sera aperçu de tous, que pas un homme sur dix mille n'aurait découvert à lui seul. » Même en poésie, en art, nous avons besoin qu'on nous souligne les aspects originaux, les effets à admirer pour faciliter à notre nature esthétique son plein épanouissement et le garder des émotions à contre-temps maladroites. « Des exercices pratiqués dans les Kindergarten consistent à faire compter aux enfants le plus grand nombre possible de détails dans un objet donné : fleurs ou oiseaux empaillés ; les enfants nomment d'abord ce qu'ils

connaissent déjà ; les feuilles de la fleur, la queue, le bec et les pattes de l'oiseau ; mais ils regardent des heures entières sans remarquer les narines, les ongles, etc... jusqu'à ce qu'on les signale à leur attention ; dès lors, ils ne manqueront pas, par la suite, de les voir à chaque reprise de l'exercice ; bref, nous percevons d'ordinaire ce que nous pré-percevons ». Impossible de tirer parti de l'observation de la physionomie si l'on n'a appris par expérience personnelle ou si l'on ne vous a enseigné ce que l'on pouvait constater, c'est-à-dire les « Symptômes nécessaires ». Etant bien entendu qu'en cette matière, celui qui invente est celui qui trouve le nouveau symptôme, ce qui implique que tous les symptômes connus soient déjà... connus, et qu'une éducation préalable ait été ainsi faite.

La troisième règle est, dans un premier temps, de se mettre en état de *réceptivité* maximum, tous sens ouverts et le vide en soi, en une attitude quasi contemplative permettant l'« in-fusion » du milieu extérieur vers soi ; quitte, comme le recommande William JAMMES, « pour ne pas manquer une perception faible, à aiguïser et à préparer l'attention en se donnant préalablement la même impression, mais plus nette », comme le chasseur qui, s'identifiant avec la bête qu'il poursuit, discerne le moindre bruit, le moindre mouvement de feuillage.

La quatrième règle est de faire suivre cette observation passive d'une *observation active*, en agissant comme si l'on se projetait vers le dehors, en une sorte d'« ef-fusion », pour fouiller le milieu extérieur, guidé par les pré-perceptions, afin d'y chercher tout ce qu'exige tout le complexe ayant motivé l'observation. Sur le fond du tableau dont passivement on se laissait imprégner brusquement un fait insolite se détache, toute l'attention disponible se mobilise alors et harcèle le phénomène jusqu'à ce que moisson satisfaisante soit faite.

Le problème du *rangement des matériaux* en vue de leur utilisation efficace, fait intervenir un certain nombre de règles :

La première règle est d'envisager autant de catégories qu'il se montrera nécessaire pour comprendre tous ces dits matériaux, le nombre de catégories devant être assez réduit pour que l'esprit ne risque pas de s'égarer et suffisant pour tout contenir, sans contractions arbitraires ;

La seconde règle est de procéder de façon telle que ces catégories soient hiérarchisées entre elles par des liens logiques de subordination ;

La troisième règle est que ces cadres de rangement soient établis en fonction des caractéristiques intrinsèques des matériaux appréhendés et non d'après des principes dérivant de systèmes préconçus intuitivement ou dogmatiquement ; c'est-à-dire en fonction de la réalité, en situant dans le même cadre tout ce qui se présente dans un rapport étroit de similitude.

Reste la question de l'exploitation même de ces matériaux ainsi recueillis et répartis. Claude BERNARD est celui qui a le mieux compris et précisé le rôle de l'idée, c'est-à-dire de l'hypothèse. C'est à tort, en effet, que l'on pourrait s'imaginer que l'empirisme simple se suffit pour dégager la loi des faits ; la science ne peut se contenter de constater, elle a pour but d'expliquer ; pour cela, elle doit passer par le détour d'une hypothèse et de là tenter de déduire les faits ; ce qui suppose une construction de l'esprit, une « idée » *a priori* à l'aide de laquelle, l'esprit s'élance au delà du fait brut pour arriver dans le champ du rationalisme, qui est le véritable terrain scientifique.

Mais un tel rationalisme doit être un « rationalisme des faits » ; l'idée n'a de valeur que pour autant qu'elle va à la rencontre des faits, non pour s'imposer à eux, mais pour subir leur épreuve ; « c'est pourquoi, dit Claude BERNARD, je cherche autant à détruire mon hypothèse qu'à la vérifier ; je cherche en un mot avec l'esprit libre, et c'est pourquoi il m'est arrivé si souvent de trouver des choses que je ne cherchais pas en en cherchant d'autres que je ne trouvais pas ». Quand l'idée est ainsi soumise à la vérification expérimentale, elle devient « théorie » ; tandis que si elle est soumise à la logique seule, elle devient « système ». Comme le dit J. LACROIX : « la théorie est donc ce qui rend perméable à l'expérience, tandis que le système est ce qui se ferme sur soi ; la première tient l'idée pour relative, le second pour absolue. » En psychologie pratique, l'« idée » c'est l'opinion que l'on se forme sur autrui et qu'il convient de sacrifier jusqu'à certitude.

L'observation devient ainsi un procédé dialectique qui nous incite à une attitude essentiellement pragmatique devant tous les problèmes qui se posent. Le mode de penser le plus habituel de l'homme est fondamentalement « égomorphique », visant « *in fine* », sous couvert de principes directeurs relevant de l'absolu ou de dogmes métaphysico-scientifiques, à justifier sous la forme d'opinions les besoins, désirs et intérêts personnels ; l'observation, par contre, nous astreint à une sorte de décentrement qui, nous faisant quitter la polarisation personnelle pour une polarisation extérieure, nous oblige à envisager les choses, non plus par rapport à nous, mais en elles-mêmes. Elle devient, de cette manière, la source de toute une série de *règles d'action et d'efficience* que l'on peut résumer ainsi :

Première règle : Définir l'objectif en fonction du point d'interrogation que présente la réalité ; c'est-à-dire le point d'application de la pensée, le « de quoi s'agit-il ? » ;

Deuxième règle : Résoudre le problème posé en fonction de la seule actualité en ne retenant du passé que les moyens et les conduites intégrables dans ladite actualité ;

Troisième règle : Elaborer les moyens d'exécution en fonction des possibilités et de la réalité, si mesquine soit-elle, et non des désirs et de l'idéal utopique, si élevé soit-il, tout en s'efforçant de réaliser progressivement cet idéal.

Ainsi comprise l'observation non seulement constitue un processus général de connaissance, mais encore une méthode d'investigation scientifique, et peut être considérée comme une attitude éminemment favorable de l'esprit qu'il convient de développer au maximum. Elle devient ainsi la matière d'un enrichissement à l'infini ; elle permet comme une meilleure prise de conscience de nous, non plus égocentriquement par rapport à nous, mais allocentriquement par rapport au monde ; elle nous fait quitter le plan du livresque et de la spéculation « à vide » pour nous lancer en pleine vie et nous inciter à l'efficience.

Le monde vit, bouge, se transforme continuellement ; les solutions qui étaient apportées aux problèmes doivent suivre la marche du temps et faire l'objet de constants renouvellements. La guerre de 1939-1940 ne pouvait plus se mener de la même manière qu'en 1914-1918. Tous les problèmes qui se posent à l'heure actuelle ne devraient être que des questions à résoudre, non par la voie dogmatique des systèmes, mais par celle pragmatique de l'observation et de l'expérimentation scientifique.

« Les systèmes, écrit encore J. LACROIX, sont personnels ; l'un détruit l'autre et le remplace. Avec la mort des systèmes, il n'y aura plus de révolution scientifique ; la science, devenue impersonnelle, progressera d'une façon continue par apports successifs qui se compléteront sans cesse. En politique, il en est de même : les gouvernements systématiques sont renversés par la révolution ; au contraire, un gouvernement expérimental, qui modifie perpétuellement ses idées au contact des faits, progresse sans secousse brusque. Cet exemple montre qu'il faut assurer dans les sciences la prédominance de la méthode sur le dogme. On aura alors une science efficace qui permettra une maîtrise chaque jour plus grande de l'homme sur la nature vivante elle-même. »

V. — *Annexe : EXERCICES EDUCATIFS*

Dans les pages qui précèdent nous avons montré en quoi consistait l'observation et insisté sur toutes les difficultés que l'on pouvait rencontrer et qu'il conviendrait de savoir surmonter quand on voulait s'astreindre à observer correctement. Afin d'illustrer ce qui a été dit et également à titre pédagogique, voici une liste d'exercices destinés à développer l'esprit d'observation.

1° Observation — *Description.*

a) On montre un objet quelconque susceptible de présenter un certain nombre de détails, par exemple : une pierre, un bibelot, etc... ; ou bien une feuille ou une fleur. On demande d'énumérer tous les détails qui

peuvent être saisis ; on remontre une deuxième, puis une troisième fois, jusqu'à ce que tout ait été saisi. L'élève pourra ainsi se rendre compte à chaque nouvel examen, qu'alors même qu'il croyait avoir tout vu lors de l'examen précédent, il existait encore tout un non-perçu ;

b) Procéder de même avec des images diverses.

2° Observation — *Souvenir.*

a) On demandera à l'élève de faire un croquis aussi complet que possible, d'une pièce dans laquelle il vient de séjourner (l'antichambre, la salle à manger ou la salle de cours) avec la topographie exacte des lieux, l'emplacement exact de chaque chose ; puis on lui montrera le dessin complet qu'il aurait pu faire ;

b) On procédera de même, mais par description orale, pour une promenade, un musée, etc... ;

c) Montrer un objet, le laisser regarder quelques instants et demander de le décrire aussi complètement que possible sans omettre aucun détail ;

d) Procéder de même avec une image.

3° Observation — *Comparaison.*

a) On montre deux objets presque identiques, soit par exemple : deux briques ou deux pièces de monnaie semblables, etc... , deux cartes postales analogues, mais dont l'une comporte quelques détails différents ; on demande de décrire tout ce en quoi diffèrent les objets montrés ;

b) Procéder de même avec deux images, dont l'une comporterait des détails en plus, d'abord 5 ou 6, puis un autre groupe avec 25 ou 30 détails supplémentaires ;

c) Procéder de même avec des images comportant des éléments en moins.

4° Observation — *Evocation libre.*

a) On pourra se servir de taches d'encre, celles de RORSCHACH ; on demande à l'élève de décrire tout ce qu'il voit et de dire tout ce qui lui vient à l'esprit ;

b) On procédera de même avec des images de type cubiste ou futuriste, dont la signification d'ensemble ne s'impose pas, et qui peuvent permettre ainsi à l'esprit d'évoquer librement ;

c) Procéder également de même avec des images constituées d'un assemblage d'engrenages, de poulies, de leviers, disposés en tous sens ; demander ce que cela peut représenter et ce que cela évoque.

5° Observation — *Déduction.*

a) Montrer des images « rébus », par exemple : un chasseur cherche le lapin ; le pêcheur cherche le poisson ; etc... ;

b) Montrer des images « *causalité* », c'est-à-dire un groupe d'images se rapportant à un certain nombre de sujets, puis un autre groupe d'images comportant des objets ayant des relations de causalité avec les dits sujets ; demander de montrer ensemble les images ayant des relations de causalité ; s'inspirer des tests de MEILI ;

c) Montrer des images « *compréhension* », c'est-à-dire des images comportant des engrenages, des poulies, des trajets divers, etc... ; s'inspirer des tests de BINET et SIMON, des tests techniques de PIERON ; on demande de chercher les sens de tractions ou de rotations, les circuits logiques, etc... ;

d) Montrer ensuite des images comportant une ou plusieurs *erreurs* ou des absurdités : absurdités mécaniques, absurdités esthétiques, absurdités pratiques ; s'inspirer des tests de BINET et SIMON et des tests similaires ;

e) Montrer un montage défectueux, demander de rechercher les défauts, c'est-à-dire d'établir un diagnostic de causalité.

Ces différents exercices ont pour but de développer l'esprit de déduction ; ils nécessitent la confrontation des données issues de l'observation avec celles émanant d'un modèle interne ou image idéale de ce qui devrait être.

6° Observation — *Induction*.

a) Montrer un fragment d'image, faire deviner le reste ;

b) Montrer un fragment de montage, faire deviner le reste ; fournir toute une série d'éléments et demander d'opérer une reconstitution ;

c) Faire compléter les séries : étant donné 3 éléments, trouver le quatrième ; s'inspirer des tests de MEILI.

7° Observation — *Classement*.

a) Donner toute une série d'objets analogues et dont un certain nombre sont identiques, par exemple : des perles, des clous et demander de les classer par catégories ;

b) Procéder de même avec des objets différents, mais dont un certain nombre présentent des analogies, tout en n'étant pas identiques, par exemple : des fleurs et des feuilles ; demander de les classer par familles ;

c) Donner toute une série d'images dont l'ensemble permet de reconstituer une histoire et qui sont remises à l'élève en désordre ; demander de reconstituer l'histoire ; s'inspirer des tests similaires de MEILI.

8° Observation — *Synthèse*.

Remettre une image assez complexe dont il convient de saisir la signification, par exemple : des images du type BINET et SIMON ou Terman ; de telles images demandent de saisir les différents éléments, de les interpréter, de les réunir entre eux (c'est-à-dire les « comprendre ») afin de saisir, puis de déduire la signification de l'ensemble.